



HAL
open science

Oncle Franz : un regard sur la propagande allemande dans les territoires occupés entre 1914 et 1918

Nicolas Charles

► **To cite this version:**

Nicolas Charles. Oncle Franz : un regard sur la propagande allemande dans les territoires occupés entre 1914 et 1918. *Revue Historique ardennaise*, 2015. <hal-01722261>

HAL Id: hal-01722261

<https://hal.science/hal-01722261v1>

Submitted on 3 Mar 2018

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

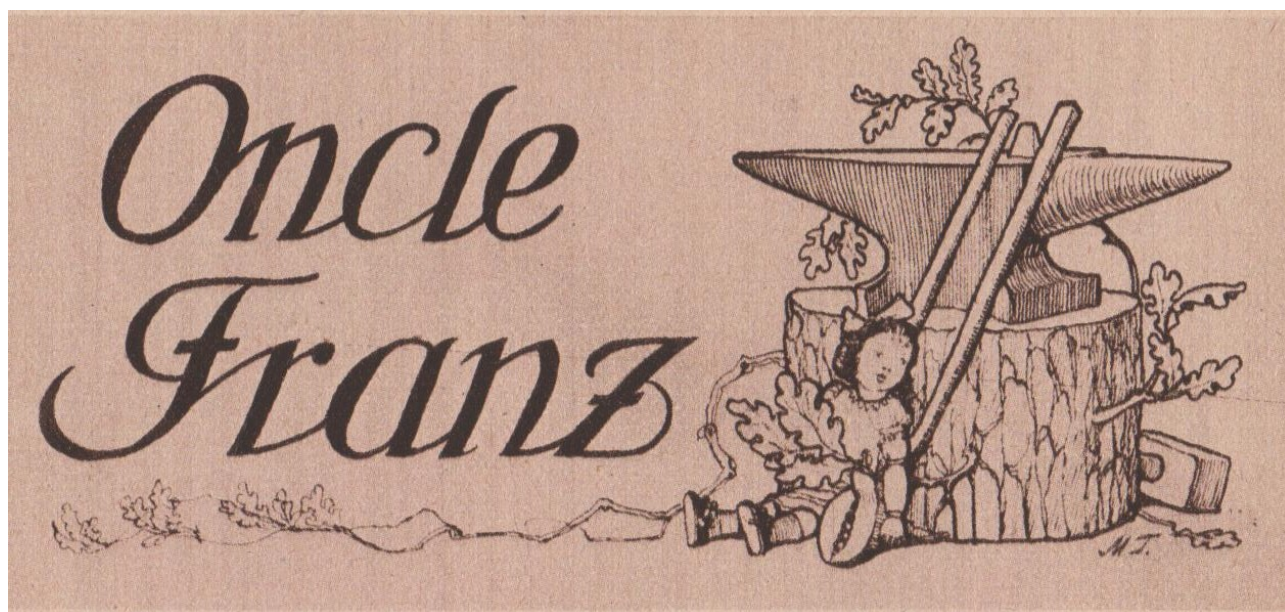


HAL Authorization

Oncle Franz : un regard sur la propagande allemande dans les territoires occupés entre 1914 et 1918.

Nicolas CHARLES¹

Publié dans *l'Almanach Illustré de la Gazette des Ardennes pour l'année 1918*, le texte de fiction « Oncle Franz » reproduit ici in extenso avec ses illustrations nous permet d'évoquer un aspect essentiel de l'occupation dans le nord de la France : la propagande allemande vis-à-vis des civils dans les territoires contrôlés par les armées de Guillaume II entre 1914 et 1918.



« Oncle Franz !

C'était la petite Blanche qui l'avait baptisé ainsi. Les enfants ont l'instinct très vif et très sûr, et par ces temps de guerre, rudes et cruels, leur besoin d'affection cherche où se poser, comme un oiseau apeuré cherche un abri dans la tourmente.

Pendant des semaines, la guerre avait passé et repassé par le village. Tout d'abord, le jour de la mobilisation, le père de Blanche était parti avec tous les papas de ses petites amies.

Ensuite des troupes avaient passé, des pantalons rouges, avec des voitures et des chevaux sans fin. Ils marchaient, disaient-ils, à la frontière. Petite Blanche avait vu tout cela de ses grands yeux curieux et craintifs. Elle avait entendu le canon, très loin d'abord, mais plus près chaque jour.

Et soudain, les soldats français étaient revenus de là-bas... Couverts de poussière, ils avaient repassé le village. Des gens des villages voisins étaient venus en même temps que les soldats, avec des charrettes et des voitures chargées. D'autres étaient à pied, et d'un pas hâtif passaient sans s'arrêter. Cette nuit là, la plupart des petites camarades de Blanche étaient parties subitement avec leur famille ; au matin, le village était presque abandonné.

La mère de Blanche était restée. Elle n'aurait pu dire pourquoi. Les voisins avaient voulu l'emmener avec la petite sur leur char à bancs. Mais quelque chose d'intérieur l'avait retenue, l'enchaînant au foyer.

¹ Professeur agrégé au collège de Monthermé (Ardennes), doctorant à Paris 1 Panthéon-Sorbonne sous la direction de Nicolas Offenstadt, auteur avec Yohann Chanoir d' « enseigner 14-18 » pour les éditions du Canopé, ouvrage à paraître au second semestre 2015.



Le lendemain matin, elles s'étaient retrouvées seules toutes les deux, avec une centaine de vieux et de vieilles qui n'avaient pas voulu partir non plus. Ce jour-là, Blanche et sa mère l'avaient passé chez leur vieil oncle le cantonnier qui avait été soldat pendant l'autre guerre, celle d'il y a quarante-cinq-ans, et qui n'avait pas voulu quitter son toit et son champ.

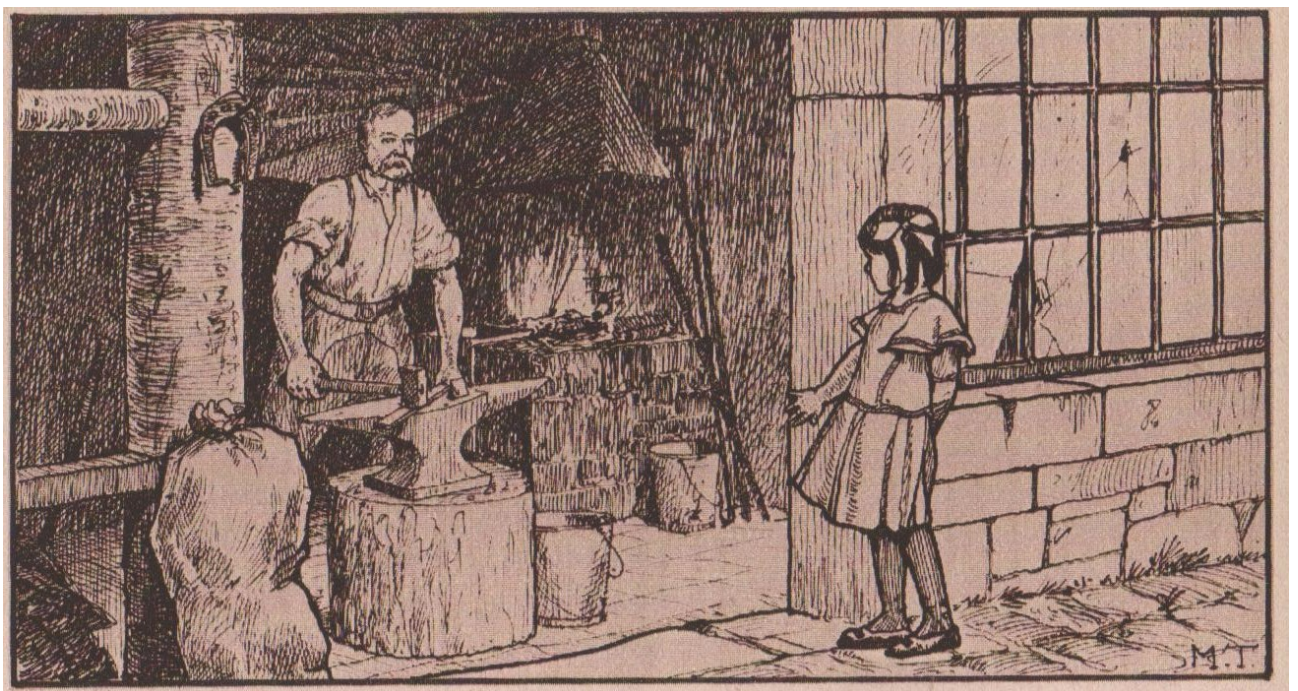
Les Allemands et moi, disait-il, on se connaît. J'ai été prisonnier là-bas. Ce n'est pas vrai qu'ils sont si mauvais. C'est des gens comme nous.

Frondeur en temps de paix, c'était lui le soutien du village ce jour-là.

Le canon s'approchait. Et puis soudain, au cours de l'après-midi, passèrent les premiers uhlands. A leur approche, portes et fenêtres se fermèrent, et la peur alla se blottir derrière les volets clos. Seul le cantonnier se posta devant sa porte, dans son attitude la plus digne, et fit le salut militaire. L'officier qui conduisait la patrouille rendit le salut, visiblement étonné. Et les cavaliers passèrent sans s'arrêter. Puis il en vint d'autres, et depuis ce soir là le petit village était occupé par les Allemands. Les premiers ne firent que passer, suivis par d'autres, qui restèrent plus longtemps et finalement s'établirent.

C'est parmi ceux-ci que petite Blanche trouva son oncle Franz. C'était un grand gaillard, auquel les longues moustaches blondes et tombantes donnaient l'allure d'un vieux guerrier franc, dont on trouve l'image dans les cours primaires d'histoire.

Forgeron de son métier, il s'était établi dans la forge du père de Blanche, où il procédait aux travaux d'urgence, ferrant les chevaux et réparant les voitures militaires qui passaient.



Cela dura des semaines et des mois. Et peu à peu, petite Blanche et grand Franz étaient devenus bons amis. Il ne savait guère le français, mais ils avaient fini par inventer une langue sommaire et primitive qui suffisait aux besoins de leurs conversations naïves. Il y avait longtemps qu'ils mangeaient en commun, Franz ajoutant sa ration quotidienne au maigre menu que la mère de Blanche parvenait à combiner tant bien que mal, grâce au petit potager qui lui restait et au « ravitaillement » fourni par la commune.

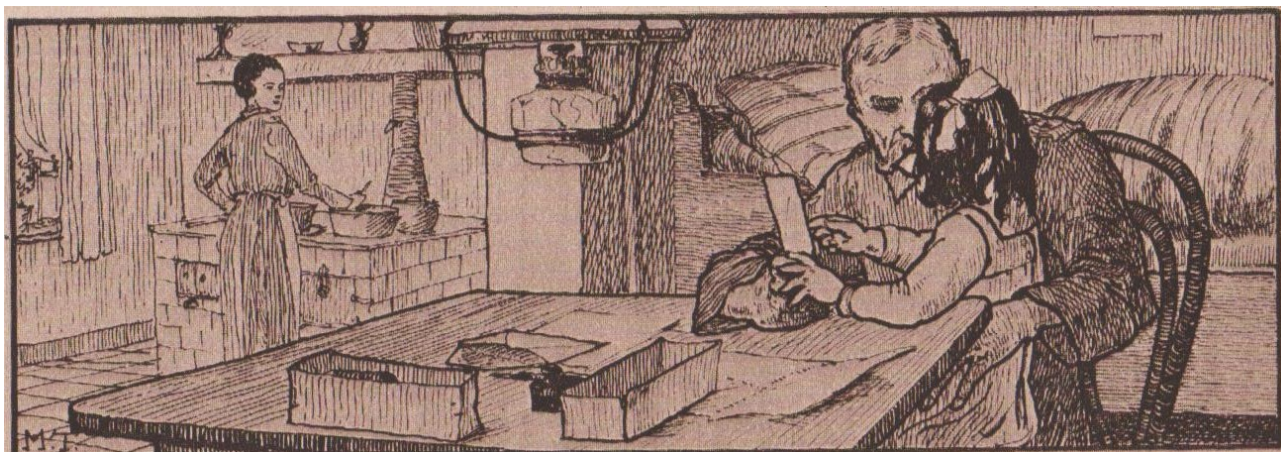
De temps en temps, un paquet de charcuterie allemande qu'apportait la « Feldpost », venait rehausser l'ordinaire d'un « extra » bienvenu.

L'hiver, l'intimité se fit plus étroite encore dans la cuisine basse qui servait de chambre commune aux hôtes de la maison. La mère de Blanche avait trouvé un travail assez régulier qui lui faisait gagner le nécessaire. Il y avait longtemps qu'elle avait cessé de craindre cet étranger qui occupait un coin de la maison, où il s'était modestement installé, passant ses journées soit au service, soit à son travail devant l'enclume.

Elle était sans nouvelle de son mari, mais elle ressentait parfois de la reconnaissance pour ce soldat ennemi qui battait le fer à sa place, faisant retentir la maison de l'écho de ses chers souvenirs.

Quant à lui, Franz Meyerhof, il songeait à sa forge aussi, à sa maison, à son village d'Allemagne, où l'attendaient sa femme et ses trois enfants. A côté de son lit il avait placé leur portrait, et Blanche avait voulu savoir un jour quelle était la petite fille aux longues nattes qu'encadraient deux solides garçons. Elle s'appelait Marie et c'était la petite de l'oncle Franz. Et depuis ce jour, il y eut entre eux comme un lien. Dans cette petite Française qui grimpait sur ses genoux l'Allemand voyait comme un vivant souvenir de sa propre vie familiale. Petite Blanche, pour lui, c'était un peu sa Marie.

Pour l'enfant, la chose était plus simple encore. Son papa, qu'elle aimait bien, était tout loin là-bas, et pendant ce temps, l'oncle Franz était ici. Les enfants sont réalistes. Un soir, quand sa maman lui fit dire sa prière pour que le Bon Dieu protégea son papa, elle ajouta ingénument le nom de l'oncle Franz. La mère laissa dire l'enfant. Il y avait longtemps qu'au contact quotidien de ceux que dans les premiers jours de la guerre elle avait entendu appeler « les Barbares », elle avait désappris la haine. Elle n'eût osé toucher à la naïve affection de sa petite chérie, et c'est ainsi que, tous les soirs, petite Blanche pria de tout son cœur pour son oncle Franz.



Après une assez longue accalmie sur le secteur voisin du front, l'action militaire reprit.

La lugubre voix du canon se fit plus menaçante et les avions multiplièrent leurs visites, traçant sur l'azur leurs courbes d'oiseaux de proie. Tout cela n'était pas nouveau pour Blanche, qui vivait sa petite vie de guerre avec cette simplicité naïve qui fait la force des enfants. Mais, un jour, trois bombes tombèrent sur le village. L'avion qui les avait jetées, en visant le cœur de l'humble hameau français, où seul un détachement de Landsturm tenait garnison, était anglais. Il avait été nettement reconnu à ses signes distinctifs. Il ne tarda pas, d'ailleurs à revenir, volant bas, comme par défi, et jetant encore deux bombes, dont une éclata dans le jardin du cantonnier. Celui-ci voulu aller chercher son vieux fusil Lefauchaux, avec lequel il tuait, en temps de paix, les chats qui faisaient la chasse aux oiseaux. Mais, ne le trouvant pas, il se rappela que les Allemands avaient mis sous clef

toutes les armes à feu. Il courut droit chez sa nièce et se mit à parlementer avec Franz :



- Ah ! Ces maudits Anglais ! Comme ils se sentent chez eux. Diantre non, ils n'ont pas renoncé à se réinstaller en France.

- Ah ! Les bandits ! Franz ne comprenait pas, mais il acquiesçait de la tête, sentant vaguement qu'il s'agissait des Anglais et que sur ce point il pouvait être d'accord avec le Français, porteur de la médaille de 1870, qui lui vidait son cœur. Ils devinrent amis sans pouvoir se causer. Chaque fois qu'un avion apparaissait à l'horizon, le cantonnier accourait : « est-ce l'Anglais ? »

Il demandait cela comme s'il n'y avait eu au monde qu'un seul Anglais, objet de sa colère concentrée : « oh ! L'Anglais, il a su ce qu'il faisait ! C'est lui qui nous a mis dedans. C'est pour lui que nous tirons les marrons du feu... ah ! Quel oiseau de malheur ! ... » « Oiseau de malheur ! »

- C'était là son mot favori.



Le jour où Blanche eut huit ans était un beau dimanche de mai. Il semblait, dans cet universel réveil de la nature, que la paix allait éclore sur la terre ensanglantée. Tout respirait la jeunesse et la vie. Au loin, le canon même semblait se recueillir.

Blanche mit sa robe de dimanche et apparut à l'oncle Franz belle comme son nom. Le jour était tout à la joie.

Des nouvelles étaient venues du père, qui était toujours sain et sauf, là-bas, de l'autre côté de la ligne de mort. Blanche et sa mère allèrent à l'église remercier le bon Dieu du bonheur qu'il leur envoyait.

Franz était de garde au poste. Assis sur un banc, il fumait sa pipe en pensant à sa petite Marie qui, elle, allait avoir neuf ans dans un mois. Et il ne serait pas là ce jour là. Et sans doute irait elle aussi prier avec sa mère pour qu'il revienne.

Soudain, Franz tressaillit. Un coup de feu venait de retentir, et puis aussitôt un second. En un clin d'oeil la garde fut sous les armes. C'était la sentinelle gardant le pont qui avait tiré. Un bourdonnement intense dénonçait d'ailleurs d'un avion. Le ciel était voilé d'une de ces brumes flottantes, si propices aux raids aériens. Soudain, l'ennemi apparut. Il volait bas, très bas, entre deux nuées qui semblaient le protéger. Subitement, il fonça comme un faucon visant sa proie. Et au même instant, à quelques secondes d'intervalle, deux détonations formidables éclatèrent. Une fusillade fut la réponse. Mais l'oiseau de malheur avait repris son vol ascensionnel vers la nuée protectrice. Franz eut cependant le temps de le reconnaître. C'était l'Anglais ! Sa main étraignait son fusil car entre les détonations des bombes et les coups de feu, il avait cru entendre un cri, -un cri qui lui avait étreint le cœur.

A grands bonds, il s'élança vers l'église. Des voix parlant fort, des appels en français se faisaient entendre de ce côté. Quand il tourna le coin, son sang se glaça. Une forme blanche gisait sur les marches de l'église. Une femme, qu'il reconnut aussitôt, était agenouillée et penchée sur le petit corps inanimé, et, montrant le poing au ciel, le vieux cantonnier se dressait en vociférant : « oiseau de malheur !

Petite Blanche ne respirait plus. Sa robe de dimanche était rougie de sang qui coulait de deux horribles blessures. Franz la prit dans ses bras solides. Comme une chose frêle, il porta le précieux fardeau pour le déposer sur son petit lit d'enfant. Son visage s'était durci. Ses yeux doux lançaient des regards sauvages, voilés de larmes refoulées. Ce jour-là, Franz ne desserra plus les dents. Silencieusement, il veilla l'enfant au côté de la mère défaillante.

Le lendemain, le vieux cantonnier creusa sa tombe au cimetière du village. Là, ils l'enterrèrent à côté de deux soldats allemands qui dorment dans cette terre étrangère l'éternel sommeil.

La tombe de petite Blanche est, comme sont les tombes de soldats allemands, marquée d'une croix de bois où la main tremblante d'oncle Franz a tracé son nom au couteau. Elle est simple et tragique, cette petite tombe, comme la mort qu'elle abrite. Et tant qu'il y aura au village des soldats allemands, elle sera ornée de fleurs fraîches.

Ils n'ont pas écrit au père, là-bas, que petite Blanche est morte. Mais un jour il reviendra. Et alors il saura. Le vieux cantonnier sera là, le poing levé vers le ciel, qui dira au soldat français courbé sur la tombe de son enfant :

« Il est venu, l'Anglais, l'oiseau de malheur ! »

Et sur la tombe de sa chérie, le père cueillera une fleur fanée du dernier bouquet flétri qu'y aura porté l'oncle Franz. »



Ce texte, publié ici dans son intégralité, est tiré de l'almanach illustré de la *Gazette des Ardennes* publié en 1918². Il y en a eu trois, publiés respectivement en 1916, 1917 et 1918. La *Gazette des Ardennes* est le principal journal d'information publié en langue française dans les territoires du nord et de l'est de la France occupés par les Allemands entre 1914 et 1918³. L'armée allemande

2 Voir document 1 : illustration de la couverture.

3 Au total, dix départements sont concernés par l'occupation allemande entre 1914 et 1918, la plupart en partie, sauf les Ardennes dont la totalité du territoire passe plus de 48 mois sous le joug de l'ennemi.

l'utilise en effet pour diffuser sa propagande à destination des civils français qui vivent dans les régions qu'ils administrent depuis la fin du mois d'août 1914. Ce journal était bien distribué dans toutes les régions envahies, par un système de porteurs, souvent munis d'une charrette tractée par un chien⁴. La population se méfiait de ce périodique imprimé à Charleville qui passait, à juste titre, pour être la voix française de l'occupant. Pourtant, il était lu par un nombre important de personnes, pour deux raisons : il n'y a pas d'autre journal autorisé et les personnes peuvent y trouver des nouvelles des prisonniers, notamment des listes qui y sont publiées régulièrement. Nous allons voir en analysant ce texte que cette propagande a pour but de détourner l'opinion publique des territoires occupés du soutien envers les alliés, en particulier le Royaume-Uni, en jouant sur l'animosité ancienne entre les pays riverains de la Manche.

Combattre l'image des exactions de 1914 :

En attaquant la Belgique, pourtant neutre, dès les premiers jours du conflits, les troupes de Guillaume II veulent appliquer le plan Schlieffen et contourner l'armée français en passant par le « plat-pays ». Contre toute attente, la petite armée belge résiste bien, en particulier lors du siège de Liège, et retarde l'avancée allemande. Surprises, les troupes germaniques paniquent parfois et commettent des assassinats de civils relativement nombreux comme le montrent parfaitement les historiens anglo-saxons Alan Kramer et John Horne, spécialistes de cette question⁵. De nombreux villages belges, mais aussi des cités importantes comme Dinant sont soumises au pillage et aux exécutions sommaires pendant le mois d'août 1914. Après avoir passé la frontière, les troupes allemandes continuent les exécutions sommaires de civils, comme à Haybes dans les Ardennes. Ce cas n'est pas le seul dans le département⁶ mais il est sans doute le plus révélateur car il montre la nervosité des troupes germaniques prêtes à exécuter de sang-froid des civils innocents, réfugiés dans des mines d'ardoise. Des interrogatoires menés tout au long de la guerre auprès des réfugiés et évacués fuyant le nord du pays témoignent de ces exactions⁷. En effet, les plaintes pour violences commises par l'ennemi atteignent un chiffre élevé durant les premiers mois du conflit (jusqu'au début de l'année 1915). Les mentions de violences sont ensuite moins présentes et elles ont changé de forme. Lors de l'invasion, il s'agit surtout de meurtres, d'exécutions sommaires et de viols⁸. Ces violences changent ensuite avec l'installation pour une période qui semble vouloir durer des soldats allemands dans le nord de la France. Les troupes d'occupation ont, en effet, de la part de l'Etat-major des consignes très strictes concernant la conduite à tenir vis-à-vis des civils qui sont dans leur juridiction. Les violences prennent une autre forme : moins graves, elles deviennent souvent plus récurrentes et surtout psychologiques⁹. Les coups sur les civils récalcitrants sont nombreux, les pressions psychologiques pour les réquisitions ou les travaux forcés sont omniprésentes. Les exécutions sommaires sont inexistantes : utilisées dans le contexte de l'invasion, elles n'ont plus cours dès le mois de novembre 1914 puisque l'armée allemande crée des tribunaux militaires chargés de juger tous les crimes et délits éventuels perpétrés par les civils français dans les régions occupées¹⁰. Pourtant, l'image du soldat allemand, à savoir un barbare qui pille, mutile et tue est

4 Voir LAMBERT J. et alii, *Occupations, Besatzungstein, Les Ardennes (1914-1918) et la Rhénanie (1918-1930)*, Editions Terres Ardennaises, Charleville-Mézières, 2007.

5 HORNE John et KRAMER Alan, *German Atrocities, 1914. A History of Denial*, New Haven et Londres, Yale University Press, 2001, 608 p. [trad. française *1914, les atrocités allemandes*, Tallandier, 2005, 640 p.

6 Exécutions nombreuses de soldats à la Fosse-à-l'eau près de Thin-le-Moutier par exemple.

7 Des commissariats spéciaux, dépendants directement du ministère de l'Intérieur, sont créés dans toute la France pour interroger ces réfugiés sur la situation dans les régions occupées. Les principaux sont situés à Evian et Annemasse en Haute-Savoie. Ils interrogent à leur arrivée en France les évacués en provenances des départements sous contrôle ennemi qui arrivent via la Suisse.

8 Pour les mutilations et la rumeur les concernant, nous y reviendrons plus loin

9 Idem note 7.

10 Sont ainsi jugés des résistants, à l'image de la lilloise Louise de Bettignies, jugée le 16 mars 1916 à Bruxelles, qui meurt en prison à Cologne le 27 septembre 1918.

tenace dans l'opinion publique française. Il convient ici de s'y attarder un peu. Durant les premiers jours de l'invasion de la Belgique, nous l'avons vu plus haut, les Allemands commettent des crimes. Face à la terreur qu'ils génèrent, les civils français et belges fuyant les zones de combat colportent des rumeurs. Basés au départ sur des faits réels et avérés, le tout est peu à peu déformé. Ainsi, l'idée que les Allemands coupent des mains aux enfants qu'ils trouvent sur leur passage fait son chemin et est reprise par de nombreux journaux français. Grâce aux travaux d'historiens sur cette question¹¹, nous savons aujourd'hui qu'il s'agit de rumeurs diffusées par des gens apeurés devant l'Allemand. En 1918, les autorités allemandes qui supervisent la parution de l'Almanach de la *Gazette des Ardennes* semblent vouloir revenir sur la question. En effet, au début du texte, ils décrivent l'invasion du village où vit l'héroïne, Blanche. Le lieu n'est pas précisé car il s'agit de reproduire une scène qui s'est déroulée sur tout le front. A l'approche des soldats allemands, les villages se dépeuplent et ceux qui restent décident de se calfeutrer dans leurs maisons, par peur de l'ennemi. Puis arrivent les premières unités germaniques, souvent des uhlans¹², redoutés pour leur cruauté. C'est à ces unités de la cavalerie germanique que la plupart des crimes commis en 1914 sont imputés. Pour justifier ces derniers, les soldats allemands parlent d'actions hypothétiques de francs-tireurs à leur rencontre. L'image de terreur qu'inspirent les uhlans auprès des civils français, les exactions allemandes, le climat de suspicion autour des éventuels francs-tireurs, rien de tout cela n'est présenté dans le texte retranscrit plus haut. « Et puis soudain, au cours de l'après-midi, passèrent les premiers uhlans. A leur approche, portes et fenêtres se fermèrent, et la peur alla se blottir derrière les volets clos. Seul le cantonnier se posta devant sa porte, dans son attitude la plus digne, et fit le salut militaire. L'officier qui conduisait la patrouille rendit le salut, visiblement étonné. Et les cavaliers passèrent sans s'arrêter. Puis il en vint d'autres, et depuis ce soir là le petit village était occupé par les Allemands ». Ce passage présente correctement l'attitude des civils français lors de l'arrivée des Allemands comme ont pu le décrire les civils dans leurs carnets ou leurs lettres¹³. Par contre, l'attitude des soldats de Guillaume II est largement « édulcorée » : pas d'action dans ce village, ni de rencontre des autorités françaises éventuellement présentes : les uhlans ne font que passer, la conquête du village se fait sans heurt, sans coup de feu... En comparant cette version à celles des diaristes : nous pouvons nous rendre compte d'importantes différences dues aux intérêts de chacun : les civils insistent dans leurs écrits sur les exactions de l'ennemi et les Allemands sur le calme de leur conquête... Cela nous montre le caractère propagandiste du document présenté et la partialité de la *Gazette des Ardennes* qui présente certes des faits de guerre, tout en ménageant cependant l'image des Allemands.

La figure de Blanche : le prénom et la symbolique du personnage.

Dans ce texte de propagande, les rédacteurs de la *Gazette des Ardennes* choisissent comme héroïne de cette fiction une figure à la fois pacifique, fluette et innocente, qui doit permettre aux lecteurs du journal de s'identifier à son sort : une petite fille. Il ne faut pas oublier que dans les territoires occupés, la population est composée de femmes, d'enfants et de personnes âgées. Les hommes valides et en âge de se battre ont été mobilisés durant l'été 1914. La jeune fille est donc un symbole à la fois de pureté et d'innocence, en aucun cas belliqueuse voire belliciste, à la différence des garçons jugés plus bagarreurs. Le fait de la nommer « petite Blanche » au lieu d'utiliser simplement son prénom est là-aussi un choix volontaire des auteurs pour créer une familiarité avec le personnage qui doit être avant tout belle et fragile pour amplifier la dramaturgie dans la situation finale, lorsque la petite fille meurt, et tenter ainsi de soulever une animosité des civils occupés contre les Anglais. Le choix du prénom n'est donc pas non plus dû au hasard. Blanche est bien

11 Voir HORNE John et KRAMER Alan, op. cit.

12 Les uhlans sont des cavaliers armés de lance et redoutés par leurs ennemis à cause de la tête de mort que l'on retrouve sur leur casque. Durant la Première Guerre mondiale, ils officient à cheval durant les premiers mois du conflit. Avec la mise en place de la guerre de position, ils deviennent des fantassins.

13 Voir sur ce thème PONSINET Gérard, *Guerre aux civils, guerre des civils dans les Ardennes envahies de 1914 à 1918*, l'Harmattan, Paris, 2012.

synonyme de pureté, de candeur et d'innocence, ce qui renvoie directement à l'image véhiculée par la couleur éponyme de son prénom. En effet, depuis le Moyen-Age, le blanc est la couleur qui a le plus de vertus. Selon Saint-Bernard, le blanc est la couleur « de la pureté, de l'innocence, de la simplicité »¹⁴ par opposition au noir, défini par ce même personnage comme la couleur « de la mort et du péché »¹⁵. Cette opposition chromatique s'installe ainsi dans l'esprit du monde occidental jusqu'à aujourd'hui. De plus, Blanche est un vieux prénom français qui, dans l'imaginaire collectif de l'époque, renvoie à Blanche de Castille, mère de Saint-Louis, grande figure du Moyen-Age capétien et période faste pour la France qui domine alors l'Europe médiévale, face à l'Angleterre en particulier¹⁶. Nous le voyons, dans ce texte relativement court, tout est étudié pour faire écho à des éléments précis qui marquent l'imaginaire collectif des Français du début du XXème siècle. Choisir une jeune fille comme héroïne de cette fiction et la nommer ainsi est un révélateur des visées propagandistes de la *Gazette des Ardennes* dont le but est de normaliser les relations entre occupants et occupés. Le fait que la jeune fille se lie d'amitié avec un ennemi doit montrer que « la vérité sort de la bouche des enfants » et inciter les civils lecteurs de ce journal à changer leur point de vue sur les militaires de Guillaume II. Une jeune fille française qui se prend d'affection pour un soldat ennemi, l'image est limpide pour les rédacteurs du journal, figures de proue de la collaboration dans les régions occupées durant ce conflit.

La figure de Franz : le bon soldat territorial allemand.

Le soldat allemand dans les territoires occupés est une figure protéiforme. On ne peut pas parler de soldat allemand au singulier mais au pluriel : ne serait-ce que par l'origine géographique des régiments : la grande diversité des états qui composent le Reich se retrouve dans les troupes germaniques. En effet, les régiments saxons, bavarois, prussiens, hessois ou wurtembourgeois ne sont pas vus de la même façon par les civils qui dénotent de nombreuses différences dans les comportements vis-à-vis de la population selon l'origine des militaires. Les Prussiens semblent les plus durs et les plus rigides sur la conduite à tenir par rapport à la gestion des territoires tombés sous la coupe allemande¹⁷. En étudiant les sources allemandes, nous pouvons même noter que les soldats n'hésitent pas à se moquer, même méchamment, de leurs homologues venant des autres territoires de l'Empire. Les Prussiens cultivent ainsi un sentiment de supériorité très important vis à vis des autres régions du Reich, souvent jugées comme retrogrades car beaucoup plus rurales. Au sein des troupes allemandes, il convient aussi de noter que les civils français restés dans les territoires passés sous la coupe ennemie font de vraies différences sur le comportement que tiennent à leur rencontre les troupes d'occupation¹⁸. En effet, beaucoup de diaristes dont nous avons analysé les écrits dans le cadre de notre travail universitaire notent une gradation dans la façon d'agir ennemie selon le type de soldat auquel ils ont à faire. Ainsi, les uhlans sont la figure honnie, tout comme les officiers supérieurs qui sont souvent qualifiés de méprisants par les civils. Ainsi, à Sedan, des officiers n'hésitent pas à frapper à coup de cravache les Français qui ne respectent pas la réglementation de se découvrir lorsqu'ils croisent un officier allemand¹⁹. Dans le texte proposé ici, les uhlans apparaissent comme des soldats ordinaires, loin de la réputation faite depuis 1870-1871 et amplifiée par les rumeurs autour des premiers combats, comme nous avons pu le voir plus haut. Les régiments qui combattent en première ligne sont aussi redoutés par les civils, car ils traitent avec une grande arrogance les civils chez qui ils logent. Pillages, destructions volontaires de biens sont légions et

14 PASTOUREAU Michel, « Noirs contre Blancs », *Les Collections de l'Histoire*, n°67, avril 2015, pp 61-64. Michel Pastoureau est le spécialiste en France de l'histoire des couleurs avec son ouvrage : *Le petit livre des couleurs*, Seuil, Paris, 2014.

15 Ibid.

16 Voir les travaux de Jacques Le Goff sur cette période : LE GOFF Jacques, *Saint-Louis*, Gallimard, Paris, 1996.

17 Voir CHARLES Nicolas, « Les Allemands dans les Ardennes, état des savoirs », *Le Pays Sedanais*, n°31, 2013, pp 101-116, actes du colloque de juin 2012 autour du monument allemand de Sedan.

18 Ibid.

19 Voir LAMBERT J. et WEISS R. (dir.), *Occupations, Besatzungszeiten, les Ardennes (1914-1918) et la Rhénanie (1918-1930)*, Terres Ardennaises, Charleville-Mézières, 2007.

figurent régulièrement dans la plupart des journaux intimes que nous avons consultés. S'il est un type de soldat allemand que les différents diaristes français jugent le moins « barbare », il s'agit des soldats territoriaux affectés à la surveillance des régions occupées à l'arrière du front. L'image physique décrite par les sources correspond assez bien au portrait du soldat Franz Meyerhof présenté ici. Figure inventée, elle correspond donc à ce que les civils français ont pu dire sur ces soldats auxquels ils ont à faire quotidiennement dans les villages occupés. Le texte présente Franz comme « un grand gaillard, auquel les longues moustaches blondes et tombantes donnaient l'allure d'un vieux guerrier franc, dont on trouve l'image dans les cours primaires d'histoire ». L'image du guerrier franc n'est pas choisie au hasard : elle renvoie à un ancêtre commun des deux nations, en soulignant ainsi les origines germaniques du peuple français. Elle s'appuie aussi sur la figure de Clovis, dont le baptême à Reims en 496²⁰ a été mis en avant comme un événement fondateur de la nation française par les historiens du XIX^e siècle, qui, comme Ernest Lavisse, ont construit le « Roman national »²¹. La référence « aux cours primaires d'histoire » dans le texte va bien sûr dans ce sens. Dans la suite du texte, Franz est décrit comme quelqu'un qui « songeait à sa forge aussi, à sa maison, à son village d'Allemagne, où l'attendaient sa femme et ses trois enfants. A côté de son lit il avait placé leur portrait, et Blanche avait voulu savoir un jour quelle était la petite fille aux longues nattes qu'encadraient deux solides garçons. Elle s'appelait Marie et c'était la petite de l'oncle Franz ». L'image du soldat allemand décrite ici est celle d'un bon père de famille, aimant, qui fait son devoir pour son pays. L'objectif est de montrer l'humanité des soldats germaniques quand, durant tout le conflit, la presse française brosse à leur rencontre un portrait de barbares assoiffés de sang. L'image des enfants de Franz reprend aussi des poncifs sur les Allemands de l'époque : une jeune fille avec « des longues nattes », des « solides garçons » : il s'agit effectivement ici aussi d'insister sur le fait que la plupart des soldats allemands que fréquentent au quotidien les civils occupés sont avant tout des pères de famille qui se retrouvent à surveiller des territoires ennemis uniquement parce qu'ils font leur devoir patriotique. D'ailleurs, la suite du portrait s'attarde sur le métier de Franz qui avant d'être un soldat mobilisé possédait un métier courant à l'époque dans la vie civile : « Forgeron de son métier, il s'était établi dans la forge du père de Blanche, où il procédait aux travaux d'urgence, ferrant les chevaux et réparant les voitures militaires qui passaient ». Le soldat allemand, bon père de famille, qui exerce un métier simple (le même d'ailleurs que le père de la jeune fille) : l'image vise à rassurer les lecteurs en leur présentant des soldats allemands proches d'eux, des hommes avant tout ordinaires qui n'ont aucune envie de piller et de détruire les territoires qu'ils occupent. Pour les civils français restés dans les territoires occupés, cette image idyllique de l'ennemi est difficile à admettre quand les occupants créent une pénurie alimentaire de part les réquisitions. S'ajoute à cela les travaux forcés, les amendes et les peines de prison (voire pour certains déportation en Prusse orientale²²). Ce document est donc bel et bien une œuvre de propagande destinée à présenter une image positive de ceux que les Français nomment alors « les Boches ».

La mère de Blanche et le cantonnier : deux figures de la collaboration avec les Allemands ?

Il convient de s'arrêter quelques instants sur l'image de la mère de Blanche. Bonne mère de famille qui s'occupe bien de sa fille, c'est aussi une bonne épouse qui a choisi de rester chez elle et de s'occuper de sa maison pendant que son mari est parti à la guerre pour satisfaire à son devoir. L'image polissée de cette femme a pour objectif de présenter les femmes des régions occupées comme des personnes dignes, qui font face à leur destin et à l'occupation sans aucune animosité, se contentant de veiller sur leur foyer, quitte à tolérer la présence de l'ennemi si celui-ci est juste. C'est

20 Date souvent annoncée par de nombreux manuels depuis le XIX^e siècle mais critiquée par de nombreux historiens depuis.

21 Voir sur ce sujet OFFENSTADT Nicolas, *L'Historiographie*, Que sais-je, PUF, Paris, 2011, 128 pages.

22 Une déportation importante de personnes venant de tous les territoires occupés, à destination du camp de Holzminden en Prusse Orientale, a lieu en janvier 1918, au moment où paraît cet article dans l'*Almanach de la Gazette des Ardennes*.

l'image de la femme gardienne du foyer, qui s'accommode de la présence qu'elle juge bienveillante de l'ennemi comme en témoigne ce passage : « il y avait longtemps qu'ils mangeaient en commun, Franz ajoutant sa ration quotidienne au maigre menu que la mère de Blanche parvenait à combiner tant bien que mal, grâce au petit potager qui lui restait et au « ravitaillement » fourni par la commune ». Cet extrait décrit la dureté (réelle) du quotidien mais elle démontre surtout le rôle positif des troupes d'occupation qui semblent aider les gens qui les hébergent chez eux. Ce type d'accommodement était ponctuel : il pouvait se passer lorsque des civils s'entendaient bien avec les soldats qu'ils logeaient chez eux. Cela n'a pas été développé par les témoignages français, car il s'agirait de montrer que certains civils ont collaboré avec l'ennemi. Dans l'après-guerre, les gens ont passé sous silence ces attitudes, de peur d'être condamnés. A contrario, cet article passe sous silence le fait que la pénurie de nourriture dans les territoires occupés est due aux réquisitions permanentes de l'armée allemande. Plus loin, la collaboration est suggérée lorsqu'il est évoqué le fait que la mère de Blanche a trouvé un travail : « l'hiver, l'intimité se fit plus étroite encore dans la cuisine basse qui servait de chambre commune aux hôtes de la maison. La mère de Blanche avait trouvé un travail assez régulier qui lui faisait gagner le nécessaire. Il y avait longtemps qu'elle avait cessé de craindre cet étranger qui occupait un coin de la maison, où il s'était modestement installé, passant ses journées soit au service, soit à son travail devant l'enclume ». Cet extrait démontre l'accommodement entre les civils et l'armée d'occupation, celui-ci peut même aller jusqu'à la collaboration comme on semble le suggérer ici : quel est ce travail qui semble offert par les Allemands à la mère de Blanche ? Il y a de nombreuses possibilités, allant du travail de reprisage des vêtements à la prostitution. Il convient toutefois de noter leur faible succès (ce que ne montre pas cet extrait) auprès des civils, ce qui a obligé l'armée allemande à organiser de nombreuses réquisitions²³. A lire ce document, la cohabitation entre armée d'occupation et civils s'est bien passée : c'est en cela qu'il s'agit d'un document de propagande car les différentes sources²⁴ sur cette période, contredisent le tableau idyllique brossé par la *Gazette des Ardennes*.

Le cantonnier est une personne âgée, ancien combattant de 1870-1871. il est donc présenté comme quelqu'un de sage qui a déjà combattu l'ennemi par le passé. Le choix de ce personnage par les auteurs ne relève pas du hasard : il faut mettre en avant quelqu'un qui voit les Allemands non pas comme des barbares, mais comme un ennemi que l'on respecte, comme le prouvent les phrases suivantes : « Les Allemands et moi, disait-il, on se connaît. J'ai été prisonnier là-bas. Ce n'est pas vrai qu'ils sont si mauvais. C'est des gens comme nous ». Le choix de lui faire exécuter le salut face aux premiers uhlans qui arrivent dans le village montre bien la volonté des auteurs d'insister sur l'honneur et l'humanité des soldats allemands afin de contrecarrer l'image de barbares véhiculée par les journaux français depuis 1914. Ancien combattant, le cantonnier est aussi présenté comme quelqu'un de patriote et fidèle à sa terre, qui reste chez lui malgré l'invasion. Ce portrait est là pour renforcer l'image des soldats allemands, par effet de miroir. Le but des rédacteurs de l'article est d'affirmer que, si ce personnage donne une vision positive des envahisseurs, c'est qu'ils ne doivent pas être si mauvais. Cette impression transpire entre les lignes de cet article de propagande. Son animosité envers les Anglais est aussi très palpable (« Ah ! Ces maudits Anglais ! »), nous en reparlerons plus loin. Il convient aussi de noter son aversion pour l'aviation : il compare l'avion anglais à un « Oiseau de malheur » : il s'agit ici de montrer que le cantonnier représente le « monde d'hier »²⁵ : il est la figure pour les auteurs de la guerre de 1870 : un affrontement qui était encore à l'échelle humaine, où l'honneur n'était pas un vain mot selon eux (d'où le salut aux uhlans qui représentent la cavalerie qui a disparu des affrontements dès 1915). La guerre de 1914-1918 est une guerre industrielle, où près de 80% des morts sont dus à l'artillerie: les codes de la guerre ont changé, cet article veut montrer qu'il s'agit de la faute des Anglais, première puissance industrielle au début du XXème siècle²⁶. L'aviation, arme qui apparaît et se modernise fortement durant ce

23 Essentiellement des produits de consommation courante pour nourrir l'armée allemande et des produits ferreux destinés à l'industrie de guerre germanique.

24 Que ce soit au SHD à Vincennes, aux Archives Nationales ou aux Bundesarchiv dans les sites de Koblenz, Freiburg ou Berlin.

25 Titre d'un ouvrage de Stefan Zweig.

26 C'est oublier que l'Allemagne est l'autre grande puissance industrielle de l'époque avec des entreprises comme

conflit est le meilleur marqueur de ces changements : ce n'est pas par hasard que l'avion que l'on décrit ici est anglais : il s'agit de démontrer que la modernisation des engins de guerres est de leur ressort.

D'après l'étude des sources françaises et allemandes, qu'elles soient privées ou publiques, la collaboration est loin d'être un phénomène de masse durant ce premier conflit mondial. Le phénomène existe, mais il n'est pas à généraliser à toute la population occupée. Par contre, l'entente ponctuelle avec les soldats allemands, mise en avant par des relations interpersonnelles plus étroites, a elle existé à plus grande échelle. Il convient alors d'employer le concept d'accomodement qui consiste à entretenir une relation épisodique avec l'ennemi dans le but non pas de défendre une idéologie mais plutôt d'améliorer sa vie quotidienne en ces temps difficiles. Ainsi, de nombreux civils ont profité de la mansuétude voire de la gentillesse de soldats allemands, la plupart du temps des territoriaux, pour avoir des avantages ou éviter certaines corvées ou réquisitions. L'accomodement est une adaptation des relations interpersonnelles en temps de guerre. Les deux camps restent donc bien définis, mais des personnes essayent tant bien que mal de vivre durant cette « cohabitation forcée ». Des cas de collaboration sûrement, d'accomodement le plus souvent, ont été rapportés par les réfugiés et les évacués tout au long de la guerre. Dans l'esprit des gens vivant dans la partie non occupée du pays, toute relation avec un Allemand est perçue comme un acte de collaboration (et donc de trahison). Pour les civils qui vivent loin des zones de conflit, l'Allemand est perçu comme l'ennemi qui tue les Poilus dans les tranchées. Aucune discussion ne peut être entreprise avec eux. La réalité de l'occupation est largement méconnue, à tel point que pour la plupart des Français, les civils qui arrivent des « régions envahies »²⁷ sont considérés comme des « Boches du Nord »²⁸. Comme le montre magistralement Philippe Nivet, il y a une incompréhension flagrante entre ceux qui ont vécu la guerre au quotidien (les civils occupés) et ceux qui en sont loin. Les réfugiés et les évacués sont donc perçus comme des gens qui refusent de se battre contre l'ennemi et qui, au mieux, abandonnent leur région à ce dernier ou qui s'entendent avec lui, ce qui dans tous les cas est perçu relève de la trahison.

Détourner l'opinion publique française des alliés :

Dans ce texte de propagande apparaît clairement l'aversion germanique pour l'Angleterre. En effet, la Kriegsmarine et la Royal Navy depuis le XIXème siècle se livrent à une concurrence féroce qui a créé de nombreuses tensions entre les deux pays. Maîtresse des mers depuis le XVIIIème siècle, la flotte anglaise voit d'un mauvais œil le développement de la flotte allemande sous Guillaume II. Le développement des sous-marins par les Allemands²⁹ est perçu outre-manche comme une arme déloyale qui vient changer les codes de la guerre marine en fonctionnement depuis des siècles. A l'inverse, Guillaume II et son Etat-major voient dans l'hégémonie britannique un frein essentiel au développement de leur « Weltpolitik »³⁰. Plus que la France, pour beaucoup d'Allemands, c'est le Royaume-Uni l'ennemi principal. Dans de nombreux articles de presse, mais aussi dans des témoignages de soldats ou même sur des graffitis retrouvés à différents endroits du front, comme à Poilcourt³¹ dans les Ardennes³², on retrouve l'expression « Gott strafe England »³³. Cet article essaye de montrer aux Français des territoires occupés que le vrai ennemi de la paix est l'Angleterre. En effet, l'attitude du cantonnier lorsqu'il annonce : « Ah ! Ces maudits Anglais ! Comme ils se sentent chez eux. Diantre non, ils n'ont pas renoncé à se réinstaller en France » est développée par les auteurs pour insister sur l'animosité millénaire entre Français et Anglais. La référence à la guerre de

Krupp ou Bayer qui ont largement participé aux innovations techniques sur les armements.

27 Terme officiel employé par les l'administration française de l'époque.

28 Voir NIVET Philippe, *Les Réfugiés français de la Grande Guerre, 1914-1920. Les « Boches du Nord »*, Economica, Paris, 2004, 580 p.

29 Appelés U-Boot.

30 « Politique mondiale »concept politique né sous Guillaume II qui vise à faire de l'Allemagne une puissance mondiale à l'image du Royaume-Uni.

31 Aujourd'hui Poilcourt-Sydney dans le sud du département.

32 Voir NIESS Alexandre, « Culture de la Grande Guerre à Poilcourt (Ardennes) », *Terres Ardennaises* n°99, juin 2007.

33 « Que Dieu punisse l'Angleterre ».

Cent ans est ici réelle. Ce texte insiste sur l'animosité séculaire entre la France et la « perfide Albion ». En effet, dans l'esprit des Français, depuis le Moyen-Age, l'Angleterre est l'ennemie de la France. De nombreuses défaites marquent l'esprit des Français comme Crécy³⁴ ou Azincourt³⁵ pendant la guerre de Cent Ans, celles de Québec³⁶ et de Montréal³⁷ qui font perdre le Canada pendant la Guerre de Sept ans au XVIIIème siècle ou celles de Trafalgar³⁸ et Waterloo³⁹ durant les guerres napoléoniennes. Pourtant, à part des escarmouches coloniales, notamment à Fachoda⁴⁰, il n'y a pas eu depuis la bataille de Waterloo de guerre entre les deux pays. Mieux, Français et Anglais ont même été alliés durant la guerre de Crimée⁴¹. D'ailleurs, à cause de leur intérêt commun de contrecarrer la Weltpolitik allemande, les deux pays signent le 8 avril 1904 l'Entente Cordiale. Victoire diplomatique de Théophile Delcassé qui réussit à isoler l'Allemagne et ses alliés d'Europe centrale. Cet accord, pierre angulaire de la Triple Entente⁴², enterrine une coalition qui a pour but premier de s'en prendre aux intérêts germaniques. Guillaume II et son Etat-major en veulent alors énormément aux Anglais, ce qui se ressent dans les articles de presse et les écrits de soldats allemands tout au long du conflit. Cet article de l'Almanach de la *Gazette des Ardennes* a donc pour objectif de détourner l'opinion publique des territoires occupés de l'alliance avec les Anglais en désignant leur politique hégémonique comme responsable de la guerre. Le contexte de la défaite russe⁴³ fait que pour les Allemands, il ne reste essentiellement que le front de l'Ouest où il y a surtout les franco-britanniques. Séparer cette alliance pourrait être synonyme de victoire dans le conflit. Leur propagande agit donc dans ce but, sans succès car les Américains entrés dans la guerre en 1917 viennent apporter leur aide décisive aux Alliés.

L'article que nous venons d'analyser est un exemple de la propagande germanique à destination des populations occupées durant le premier conflit mondial. Il vise à montrer l'absurdité de la guerre avec la mort de la petite fille, victime collatérale du conflit, tout en redorant l'image des Allemands écornée par les exactions sur les civils en 1914. Les autorités allemandes veulent démontrer à travers cette publication qu'elles ne sont pas responsables de ce conflit. Selon elles, il est dû surtout à l'appétit hégémonique du Royaume-Uni, que la France aurait mieux fait de ne pas prendre comme allié. Cette idée rejoint de nombreuses tentatives diplomatiques de Berlin qui, plusieurs fois, aurait essayé d'approcher le quai d'Orsay ou le Foreign Office pour négocier une paix blanche, afin de revenir à un statu-quo ante, c'est à dire aux frontières de 1914, ce que ne pouvait tolérer le gouvernement français. Paix blanche, l'héroïne de cette fiction s'appelle Blanche, il semble que cette couleur symbole de pureté soit celle choisie par la propagande allemande qui cherche ainsi à se dédouaner de la conduite de ses troupes en 1914. Rouge serait ici plus approprié, en rapport avec le sang des victimes civiles massacrées en Belgique et dans le nord de la France. Quant aux populations civiles qui ont vécu pendant plus de quatre années sous la domination germanique, le noir, symbole de deuil s'impose pour rappeler les violences, privations et autres exactions qu'elles ont eu à subir pendant quatre années. La réalité de l'occupation est très éloignée du tableau idyllique dépeint dans ce texte. Celui-ci montre bien le caractère collaborationniste de la *Gazette des Ardennes* qui, pendant la durée du conflit, a abreuvé les Français des régions occupées de propagande pro-allemande.

34 26 août 1346.

35 25 octobre 1415.

36 1759.

37 1760.

38 21 octobre 1805.

39 18 juin 1815.

40 1898 : Français et Anglais se disputent cette ville qui leur permet de contrôler la haute vallée du Nil. Les Français, arrivés les premiers, doivent finalement céder la place aux Anglais car le ministre Delcassé a finalement, préparant ainsi l'Entente cordiale.

41 1853-1856.

42 Alliance formée de la France, du Royaume-Uni et de la Russie.

43 Lénine et les bolcheviks ayant pris le pouvoir après la révolution d'Octobre 1917, ils demandent l'armistice à l'Allemagne qui est signé le 3 mars 1918 à Brest-Litovsk. Les Allemands peuvent alors envoyer toutes leurs troupes en Europe de l'Ouest.

Source :

Almanach illustré de la Gazette des Ardennes, Charleville, 1918, collection personnelle de l'auteur.

Sous chaque illustration, préciser : *Almanach de la Gazette des Ardennes*, 1918, collection de l'auteur.

Bibliographie sommaire :

BARBE Marie-France, « Des adultes écrivent la guerre : les cahiers d'Alcide Aubert de Taillette et d'Alexandre Guérin de Vendresse (Ardennes) », *Revue Historique Ardennaise*, n°41, 2009, pp 63-76.

BECKER Annette, « Le sort des femmes pendant l'occupation allemande au nord de la France », dans MORIN-ROTUREAU Évelyne (Dir.), *1914-1918 : combats de femmes*, Autrement, Paris, 2004, pp. 151-171.

BECKER Annette, « Mémoire et commémoration : les « atrocités » allemandes de la Première Guerre mondiale dans le Nord de la France », *Revue du Nord*, n° 295, 1992, pp 339-353.

BECKER Jean-Jacques, « Le procès de Leipzig » in WIEVIORKA Annette (dir.), *Les procès de Nuremberg et Tokyo*, Bruxelles, Editions Complexe, 1996, pp 51-60.

BLANCPAIN Marc, *Quand Guillaume II gouvernait de la Somme aux Vosges*, Fayard, Paris, 1980, 300 p.

CHARLES Nicolas, « Vivre à Revin durant la Grande Guerre : une ville ardennaise à l'heure de l'occupation allemande », *Revue Historique Ardennaise*, n°42, 2010, pp 151-186.

CHARLES Nicolas, « Les Allemands dans les Ardennes, état des savoirs », *Le Pays Sedanais*, n°31, 2013, pp 101-116, actes du colloque de juin 2012 autour du monument allemand de Sedan.

CHARLES Nicolas, « Vivre dans les Ardennes occupées durant la Grande Guerre », *Le Pays Sedanais*, n°32, 2014, pp 109-126.

CHARLES Nicolas, « Journal de Marthe Gilbin, Février-décembre 1915 », *Le Pays Sedanais*, n°32, 2014, pp 127-152.

CHARLES Nicolas et CHANOIR Yohann, *Enseigner les mémoires de 1914-1918*, Canopé, Reims, ouvrage à paraître second semestre 2015.

COBB Richard, *Vivre avec l'ennemi. La France sous deux occupations : 1914-18 et 1940-44*, Paris, Edition du Sorbier, 1985, 208 p.

COCHET François, « Résister dans les départements envahis, entre définitions et typologie », *Revue Historique Ardennaise*, n°41, 2009, pp 161-188.

DEPERCHIN Annie, « Les juridictions pénales illégales des Ardennes occupées pendant la Grande Guerre : la commission judiciaire de Charleville et le tribunal français de Givet », dans *Juges et criminels, Études en hommage à Renée Martinage*, Lille, 2000, pp. 425-439.

DEROCHE Gilles, « Pommes de terre cachées à l'ennemi, un exemple original de résistance villageoise », *Revue Historique Ardennaise*, n°41, 2009, pp 115-128.

DEROCHE Gilles, « Le journal de l'occupation de Julien Schmidt d'Alland'huy (Ardennes) 1915-1918 », *Terres Ardennaises*, n° 98, mars 2007, pp 42-54 et n°99 juin 2007, pp 38-52.

DEROCHE Gilles, « Le docteur Gairal, résistant de la Première Guerre mondiale », *Terres Ardennaises*, n°73, décembre 2000, pp 36-40.

DEROCHE Gilles, *Les Ardennais pendant la Grande Guerre*, Terres Ardennaises, Charleville-Mézières, 1998.

HORNE John et KRAMER Alan, *German Atrocities, 1914. A History of Denial*, New Haven et Londres, Yale University Press, 2001, 608 p. [trad. française *1914, les atrocités allemandes*, Tallandier, 2005, 640 p.

HORNE John et KRAMER Alan, « German « Atrocities » and Franco-German Opinion 1914 : The Evidence of German Soldier's Diary », *Journal of Contemporary History*, n° 66/1, 1994, pp 1-33.

HUBERT Pierre, « 1918, La dernière année de la Grande Guerre à Givet (Ardennes) », *Terres Ardennaises*, n°26, mars 1989, pp 39-50.

KRAMER Alan, « Les « Atrocités allemandes » : mythologie populaire, propagande et manipulation dans l'armée allemande », in Becker Jean-Jacques et al. (dir.), *Guerre et culture, 1914-1918*, Paris, Armand Colin, 1994, pp 147-164.

LAMBERT J. et WEISS R. (dir.), *Occupations, Besatzungszeiten, les Ardennes (1914-1918) et la Rhénanie (1918-1930)*, Terres Ardennaises, Charleville-Mézières, 2007.

LAMBERT J., « Louise et Fritz, un amour né de la Grande Guerre », *Terres Ardennaises*, n° 52,

octobre 1995, pp 29-42 et n° 53, décembre 1995, pp 44-52.

LANHER Jean, « Les troupes allemandes et l'occupation du nord du département de la Meuse à travers des témoignages écrits privés », *Revue Historique Ardennaise*, n°41, 2009, pp 27-40.

LASKA Andreas, *Presse et propagande allemandes en France occupée : des moniteurs officiels (1870-1871) à la Gazette des Ardennes (1914-1918) et à la Pariser Zeitung (1940-1944)*, Herbert Utz Verlag-Wissenschaft, Munich, 2003, 478 p.

Mc PHAIL Helen., *The Long Silence : Civilian Life under the German Occupation of Northern France, 1914-1918*, Londres-New York, I.B. Taurus, 2001.

MERCIER Stéphanie, « Albert Paubon et sa paroisse de Fépin (Ardennes) durant la Grande Guerre : deux itinéraires étonnants », *Revue Historique Ardennaise*, n°37, 2005, pp 83-107.7

MIART Jacques, « L'exode dans les Ardennes en août 1914 : le témoignage de ma grand-mère », *Revue Historique Ardennaise*, n° 24, 1989.

NIVET Philippe, *La France occupée 1914-1918*, Armand Colin, 2011, 416 p.

NIVET Philippe, *Les Réfugiés français de la Grande Guerre, 1914-1920. Les « Boches du Nord »*, Economica, Paris, 2004, 580 p.

NIVET Philippe, « Les violences allemandes dans la France occupée (1914-1918) » dans HOFFMANN Geneviève et GAILLIOT Antoine (Dir.), *Rituels et transgressions de l'Antiquité à nos jours*, Actes du colloque d'Amiens des 23-25 janvier 2008, Encrages, 2009, pp. 157-171.

NIVET Philippe, « Les municipalités en France occupée pendant la Première Guerre mondiale » dans DELBREL Yann, ALLORANT Pierre et TANCHOUX Philippe (Dir.), *France occupée, France occupante, le gouvernement du territoire en temps de crise, de la guerre de Cent ans au régime de Vichy*, Presses universitaires d'Orléans, 2008, p. 246-266.

NIVET Philippe, « Des civils dans la guerre qui dure : la France occupée (1915-1918) », dans *La guerre qui dure..., usure et adaptations*, Cahiers d'études et de recherches du musée de l'Armée, n°7, année 2007 (paru en 2009), actes du colloque des 13-14 octobre 2006, pp. 123-156.

NIVET Philippe, « Les femmes dans la France occupée 1914-1918 » dans NIVET Philippe et TRÉVISI Marion (Dir.), *Les femmes et la guerre de l'Antiquité à 1918*, Economica, Paris, 2010 (actes du colloque d'Amiens des 15-16 novembre 2007), pp. 275-324.

PIERRE Claudine, « Le souvenir de l'occupation dans les territoires libérés dans les années 1920 : le rejet durable de l'Allemand », extrait des actes du colloque du centre ARPEGE, *Les occupations*

en Champagne-Ardenne 1914-1944, Presses universitaires de Reims, 1996.

PONSINET Gérard, *Guerre aux civils, guerre des civils dans les Ardennes envahies de 1914 à 1918*, l'Harmattan, Paris, 2012.

STIBBE Matthew, « The Internement of Civilians by Belligerent States during the First World War and the Response of the International Committee of the Red Cross », dans *Journal of the Contemporary History*, volume 41, Jan 2006, pp. 5-19.

SZYMANSKI Roger, *Les Ardennes, terre de France oubliée en 1914-1918*, Charleville-Mézières, 1984.